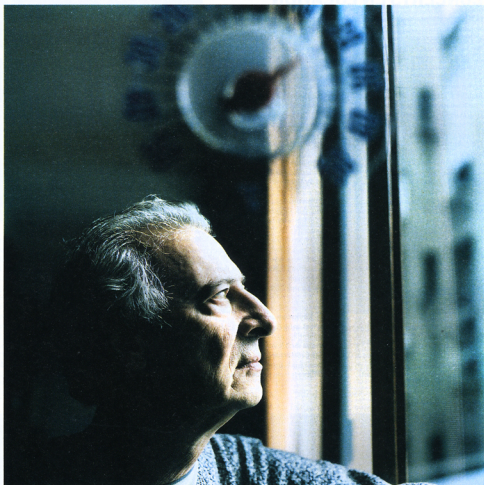


Un livre d'entretiens permet de décrypter l'œuvre de Luc Ferrari, cet héritier de Pierre Schaeffer et John Cage, dont l'influence est revendiquée par la jeune garde électronique.



© Vincent Ferraro / Focus 1800-01

cinéma pour les oreilles

JACQUELINE CAUX
(PRESQUE RIEN) AVEC LUC FERRARI – ENTRETIENS
(Editions Main d'œuvre)

La chose la plus marquante lorsqu'on rencontre Luc Ferrari, c'est sans doute son sourire, qui semble déteindre en permanence sur son regard, volubile et malicieux. Un peu comme si ce compositeur, toujours rattaché aux musiques sérieuses, était surtout une sorte de génie illuminé, de blagueur impénitent. Depuis près de cinquante ans, Ferrari, né en 1929 en Corse, navigue dans les eaux de la musique contemporaine. Après avoir étudié la musique sous la direction d'Arthur Honegger puis d'Olivier Messiaen, il a rejoint Pierre Schaeffer, au service du GRM et de la musique concrète, avant de monter, dans les années 70, son propre studio de recherche.

Au début des années 70, au moment où son œuvre commence à prendre forme avec une poignée de disques expérimentaux, le magazine *Actuel*, alors dans sa première version de fanzine dévoué au free-jazz et à la musique expérimentale, le sacre compositeur iconoclaste, aux côtés de figures aussi excentriques et passionnantes (dans d'autres registres) que Sun Ra ou Don Cherry. Ce statut particulier a sans doute longtemps valu à l'œuvre de Ferrari d'être méconnue. Depuis une dizaine d'années, pourtant, son travail s'est progressivement dévoilé, notamment grâce au dévouement de quelques fans irréductibles, comme John Zorn, Jim O'Rourke ou David Grubbs, qui chantent ses louanges – Zorn et Grubbs ont chacun réédité d'anciennes compositions de Ferrari, tandis qu'O'Rourke ne laisse jamais passer une occasion de propager son amour pour le compo-

teur. Après une récente prestation parisienne, au Louvre, rien ne comblait plus O'Rourke que de savoir que Luc Ferrari avait non seulement assisté au concert, mais lui avait dit, après coup, avoir aimé la musique. Sans s'en douter, Luc Ferrari est ainsi devenu une figure tutélaire pour toute une génération de musiciens, et notamment depuis le surgissement de la musique électronique, du rock déjanté de Chicago ou des collages *ambient*. Dans ses compositions, on retrouve en effet des questionnements et des intérêts voisins de ceux des expérimentateurs électroniques actuels.

De manière ponctuelle, tout d'abord, Ferrari a travaillé dès 1970 sur un ensemble de pièces intitulées *Presque rien*, qui ont constitué une douce révolution dans le petit monde de la musique concrète. A partir d'enregistrements de terrain, Ferrari recomposait des

atmosphères extramusicales, qui tenaient davantage du documentaire sonore que de la composition classique : on n'y percevait jamais la main du compositeur au travail, contrairement, par exemple, aux pièces de Pierre Henry, de Bernard Parmegiani ou de Pierre Schaeffer. Ici, la transparence semble toujours prévaloir sur l'ego.

Du coup, ces pièces inaugurent en quelque sorte la musique *ambient*, plus tard développée par Brian Eno, mais sont aussi une rencontre entre la musique concrète et le minimalisme auquel elles font écho, notamment à travers l'usage suspendu de la temporalité.

Chez Luc Ferrari et chez LaMonte Young, malgré une différence de moyens, d'usage et de fin, la musique semble toujours se rapporter à une modification des perceptions temporelles et spatiales : on est autant perdu dans les documents sonores de Ferrari que dans les vagues électroniques primitives et comme suspendues des premiers minimalistes. Malgré la transparence de l'intervention musicale, ces compositions sont d'abord le fruit d'un vrai travail de composition et de montage méticuleux, ainsi que l'explique Luc Ferrari, en véritable metteur en sons : "Le travail, c'est choisir l'endroit, son temps, et connaître sa capacité à écouter et retravailler tout ça. Je ne voulais pas que mes interventions s'entendent. Il y a un énorme travail de montage qui crée l'illusion qu'on est dans un lieu, reconnu en tant que tel et dans lequel se déroule un temps tout à fait normal. C'est comme une promenade : le temps se déroule et l'environnement change en permanence puisque l'on marche. C'est ça que je voulais restituer dans les Presque rien. Comme un plan-séquence. Tous les gens qui ont écouté Presque rien n'1 ou n'2 m'ont dit que je devrais faire un film ou un ballet. Non, ce n'est pas possible parce que je ne peux pas rajouter une autre image à celle que j'ai travaillée : je voulais représenter quelque chose à partir du son et qu'il n'y ait surtout pas d'image."

La musique de Ferrari ne s'arrête pas à son travail sur la matière enregistrée puis retravaillée. Il passe au contraire en permanence d'une forme à l'autre, mettant en forme aussi bien des paysages sonores que des compositions instrumentales et orchestrées, dont la virulence et l'énergie rappellent parfois le free-jazz de Cecil Taylor, ombrageux et com-

plexe, mais comme revu à travers le prisme de Varèse. Cette alternance entre les formes crée au sein d'un même disque, et tout au long de la carrière de Ferrari, une tension très féconde. *"Je suis, d'un côté, plongé dans le monde électro-acoustique parce que, depuis cinquante ans, je n'arrête pas d'en faire, et de l'autre côté, je suis plongé dans le monde instrumental et je compose sans cesse des partitions. J'ai à faire quelquefois à des publics de musique électronique qui me reconnaissent dans mes œuvres électroniques mais qui ne connaissent absolument pas mes travaux instrumentaux, et vice-versa. Je passe de l'un à l'autre par envie de changement. Quand je termine une partition instrumentale, je me dis, là maintenant, je vais faire autre chose. Je prends un magnétophone et je m'en vais enregistrer dehors. Je trouve des idées comme ça."* Comme ça, c'est-à-dire presque par hasard, pourrait-on croire, tant la musique de Ferrari semble exister dans la logique induite par John Cage, qui voudrait que tout soit musique, même le bruit : une logique instinctive et bouleversante, qui traverse toutes les avant-gardes du XX^e siècle, depuis la musique concrète jusqu'aux déflagrations *noise* des artistes japonais comme Merzbow ou Aube.

Aujourd'hui, Luc Ferrari, pris dans sa nouvelle renommée, donne parfois des concerts en compagnie d'électroniciens comme DJ Olive, et continue à sortir des disques tout aussi inspirés que ceux de ses débuts. Le récent *Far West News*, sorte de journal sonore recueilli aux Etats-Unis, continue les investigations entreprises avec les *Presque rien* (disponibles dans un CD édité par l'INA et le GRM) et s'écoute comme un admirable pendant au légendaire *Chill Out* de KLF, autre voyage sonore à travers les Etats-Unis.

Surtout, le compositeur vient de livrer une série de témoignages, recueillis par Jacqueline Caux, pour un livre d'entretiens intitulé (*Presque rien*) avec Luc Ferrari, dans lequel il passe en revue tout son drôle de parcours : une belle occasion pour découvrir les dessous et les histoires parallèles de la musique expérimentale contemporaine, loin des pudibonderies et de la rigidité glaciale trop souvent associées au genre.

Joseph Ghosn

Dernier album paru de Luc Ferrari : Far West News – Episode n°1 (Signature/Harmonia Mundi).